Journal de Laura Palmer

Le visage est expressif, dira-t-on. Elle est jolie. Il a l'air tarte. Elle ne fait pas son âge. Moi, je trouve que personne ne se ressemble. À peine si l'on ressemble à soi-même, ou si rarement. On se décolle tout le temps. Même l'intime cherche sa forme adéquate, reste un travail, une quête – voire une enquête. On se familiarise, à force, mais c'est alors encore plus obscur. On ne ressemble que dans l'amour.

Je ne sais voir aucun visage, la face humaine est un mystère. C'est un enfant très déçu à qui l'on offre une boîte de Playmobil, un Meccano, un puzzle, mais dont il manque des pièces, le plan a été perdu, ça vient du Secours Populaire, c'est trouvé dans une poubelle, c'est reconditionné. On ne peut que glisser, puis tomber dans un visage. Balisé par des lignes mouvantes, ce vide n'exclut pas le ravissement – comme je baignais dans les yeux de ma sœur, avec des vins clairs, devant la piscine.

Je ne sais voir aucune tête, regarder non plus. Je ne dis pas ressentir, mais voir. Pourquoi embrasse-t-on ? Pour essayer de voir, peut-être. Le baiser profond voit plus loin. Toucher, pour voir. Sans cet abandon, on voit tout juste assez pour

Ouvrir les corps pour voir ou pour savoir.
savoir qu'on ne voit pas, qu'on n'appréhende rien, au-delà
d'une présence, une vibration, un socle existentiel, ayant son
siège dans la métaphysique, donc ce n'est pas pour nous.

Le visage est à faire soi-même, à reconstruire, à assembler –
une maquette d'avion faite par un inconnu, la réplique, la trace
de quelque chose, ou déjà un souvenir, une présence grignotée
par la mémoire, un idéogramme, un sentiment miniaturisé.
« On a le visage que l'on mérite », disait Alain Cuny. Que dire
alors de ceux qui auraient raté leur visage ? D'un qui ne serait
pas le portrait tout craché de sa maman, mais qui aurait la tête
du type qui passe là-bas, qui tourne au coin de la rue ?

Autre possibilité (je préfère me contredire) : le visage parle un
langage direct. Saut à la perche, foudroiement, surexposition,
de part et d'autre. Liquidité, vases communicants, nous nous
enfonçons dans la ride beckettienne comme la botte en plastique
dans les sillons bourbeux d'un champ de Beauce bien gris, bien
plombé (le plastique, pour les plus avertis), les autres, moins
prévoyants : le mocassin marron collé dans la glaise, chaussette
à nu, vent frais sur la cheville hésitante.

C'est comme ça, on marche dedans, on ne s'en décolle plus.
C'est la communauté – et toute l'histoire du conflit éventuel
entre ce visage qui n'est pas une enveloppe et cette commu-
nauté de chair et d'âme, de destin surtout, qui elle, peut faire

savoir qu'on ne voit pas, qu'on n'appréhende rien, au-delà
d'une présence, une vibration, un socle existentiel, ayant son
siège dans la métaphysique, donc ce n'est pas pour nous.
Ouvrir les corps, pour voir ou pour savoir.

Le visage est à faire soi-même, à reconstruire, à assembler –
une maquette d'avion faite par un inconnu, la réplique, la trace
de quelque chose, ou déjà un souvenir, une présence grignotée
par la mémoire, un idéogramme, un sentiment miniaturisé.
« On a le visage que l'on mérite », disait Alain Cuny. Que dire
alors de ceux qui auraient raté leur visage ? D'un qui ne serait
pas le portrait tout craché de sa maman, mais qui aurait la tête
du type qui passe là-bas, qui tourne au coin de la rue ?

Autre possibilité (je préfère me contredire) : le visage parle un
langage direct. Saut à la perche, foudroiement, surexposition,
de part et d'autre. Liquidité, vases communicants, nous nous
enfonçons dans la ride beckettienne comme la botte en plastique
dans les sillons bourbeux d'un champ de Beauce bien gris, bien
plombé (le plastique, pour les plus avertis), les autres, moins
prévoyants : le mocassin marron collé dans la glaise, chaussette
à nu, vent frais sur la cheville hésitante.

C'est comme ça, on marche dedans, on ne s'en décolle plus.
C'est la communauté – et toute l'histoire du conflit éventuel
entre ce visage qui n'est pas une enveloppe et cette commu-
nauté de chair et d'âme, de destin surtout – qui elle, peut faire

figure d'enveloppe, justement. Il n'y a rien à comprendre, ce sont des yeux qui regardent ou qui nous regardent, c'est indécidable, cela se soude et se confond sans retour. Deux miroirs posés face à face : on ne saurait dire s'il y a là formation d'une image ou d'une couleur, on ne s'attend plus à une forme, ni à rien de connu.

Il y en a une qui dit : – J'ai l'air d'y être, mais je n'y suis pas. – Vous aurez mon corps, mais vous n'aurez pas mon âme. Le portrait, finalement, c'est toujours : de dos. Sous vide (celui de l'építaphe) le regard est un barrage, une brouette renversée prise dans le béton. Ce qui est donné, en revanche, c'est la vision d'un col de chemise, le nombre de mailles couvrant la zone des épaules, et surtout : chevelure et coupe de cheveux, deux inséparables, qui ne s'entendent pas toujours très bien, mais forment un cadre assignable à ce qui se refuse.

Ainsi, oserait-on dire que l'attente est le siège de la conscience ? Le vide géométrique ou existentiel, fer de lance de toute attention véritable ? Que nous ne pouvons exister que dans le temps, bien que nous soyons constamment jetés hors de lui, comme scorie, comme son revers hétérogène ? Hantés par la mémoire comme pris dans un cauchemar – où même les instants heureux finissent par assombrir un présent dépeuplé ? Rai de lumière sur le napperon, chaise défoncée, plinthe qui se décolle, recours ultime à l'espace des grands paysages – dont la carte postale et même la grande photographie disent assez le peu qu'on puisse en

figure d'enveloppe, justement. Il n'y a rien à comprendre, ce sont des yeux qui regardent ou qui nous regardent, c'est indécidable, cela se soude et se confond sans retour. Deux miroirs posés face à face : on ne saurait dire s'il y a là formation d'une image ou d'une couleur, on ne s'attend plus à une forme, ni à rien de connu.

Il y en a une qui dit : – J'ai l'air d'y être, mais je n'y suis pas. – Vous aurez mon corps, mais vous n'aurez pas mon âme. Le portrait, finalement, c'est toujours : de dos. Sous vide (celui de l'építaphe) le regard est un barrage, une brouette renversée prise dans le béton. Ce qui est donné, en revanche, c'est la vision d'un col de chemise, le nombre de mailles couvrant la zone des épaules, et surtout : chevelure et coupe de cheveux, deux inséparables, qui ne s'entendent pas toujours très bien, mais forment un cadre assignable à ce qui se refuse.

Ainsi, oserait-on dire que l'attente est le siège de la conscience ? Le vide géométrique ou existentiel, fer de lance de toute attention véritable ? Que nous ne pouvons exister que dans le temps, bien que nous soyons constamment jetés hors de lui, comme scorie, comme son revers hétérogène ? Hantés par la mémoire comme pris dans un cauchemar – où même les instants heureux finissent par assombrir un présent dépeuplé ? Rai de lumière sur le napperon, chaise défoncée, plinthe qui se décolle, recours ultime à l'espace des grands paysages – dont la carte postale et même la grande photographie disent assez le peu qu'on puisse en

retirer –, désir qui fait retour sur soi, à jamais, comme une boucle. L'attente, comme double existentiel de la conscience au travail. À moins que nous n'accédions seulement au scintillement du monde, dès lors que nous n'attendons plus rien.

Tache de soleil = suffit à faire une image. Organe interne, colonne vertébrale, punctum et compagnie. Dans la chambre d'hôtel comme dans la chambre noire : un trou d'aiguille éclaire la pièce entière. Pourquoi chercher plus loin, quand un frôlement d'aile d'étoile vient déplacer l'infini, généralement hors d'accès ? Gobelet dérisoire, papier bulle pour grandes personnes – les enfants en usent tout autrement : sous peine de mort, rien ne doit être perçu ni traité sans ivresse, sans folie. Faut-il rappeler que c'est aussi un travail ? Du point de vue de l'ivresse ou du merveilleux, le gobelet transparent, avec ses anneaux concentriques, sa forme exacte et son poids plume, vaut pour un cristal – surtout dans une tache de soleil – cristal estampillé du sceau des Souffleries royales ou de celles du Bois de Bruges. En circuit fermé, l'ordinaire n'affectera que les gens ordinaires. C'est cela, l'enfer.

Si j'osais, j'aurais beaucoup à dire, à mon tour, sur le soleil tombé dans le fond d'une chaussure, de façon si stupéfiante que le premier crétin en ferait dans les mois qui suivent le principe d'une installation cent fois répétée. Seulement comme j'ai raté la photo je me fais tout petit. Non qu'elle n'existe pas dans les boîtes en cinq exemplaires, mais il y a eu un gros problème,

retirer –, désir qui fait retour sur soi, à jamais, comme une boucle. L'attente, comme double existentiel de la conscience au travail. À moins que nous n'accédions seulement au scintillement du monde, dès lors que nous n'attendons plus rien.

Tache de soleil = suffit à faire une image. Organe interne, colonne vertébrale, punctum et compagnie. Dans la chambre d'hôtel comme dans la chambre noire : un trou d'aiguille éclaire la pièce entière. Pourquoi chercher plus loin, quand un frôlement d'aile d'étoile vient déplacer l'infini, généralement hors d'accès ? Gobelet dérisoire, papier bulle pour grandes personnes – les enfants en usent tout autrement : sous peine de mort, rien ne doit être perçu ni traité sans ivresse, sans folie. Faut-il rappeler que c'est aussi un travail ? Du point de vue de l'ivresse ou du merveilleux, le gobelet transparent, avec ses anneaux concentriques, sa forme exacte et son poids plume, vaut pour un cristal – surtout dans une tache de soleil – cristal estampillé du sceau des Souffleries royales ou de celles du Bois de Bruges. En circuit fermé, l'ordinaire n'affectera que les gens ordinaires. C'est cela, l'enfer.

Si j'osais, j'aurais beaucoup à dire, à mon tour, sur le soleil tombé dans le fond d'une chaussure, de façon si stupéfiante que le premier crétin en ferait dans les mois qui suivent le principe d'une installation cent fois répétée. Seulement comme j'ai raté la photo je me fais tout petit. Non qu'elle n'existe pas dans les boîtes en cinq exemplaires, mais il y a eu un gros problème,

un problème d'ellipse, un problème géométrique, un problème dans les poids et les mesures, un problème lexical et un problème historique : simplement impossible.

Une photo qui ne montre rien, voilà un début de quelque chose. Inutile de faire la queue devant le Grand Palais, ce vertige est ailleurs. Devant cette porte-là, on ne se presse pas – je n'ai pas dit que c'était bien : c'est comme ça... ce que l'attente est à l'amour, le souvenir au deuil, la conscience prise dans le temps, comme dans un piège de braconnier. Certains ont dit « Nouvelle Photographie ». Soit. Pans de bitume obliques, tôle ondulée, ronces, eau croupissante, parmi les mousses et les herbes d'un modeste jardin. Goudron, meule rouillée, pneus remplis d'eau : tout est château pour qui veut. Tout manque au désir et tout se met à briller, tout fait un abri – cartons, aile de voiture, journal de la veille... Pierre Soulages est partout.

Ces coups sourds sous la terre, d'où viennent-ils ? – Ce n'est rien : c'est juste ma sœur qui frappe, enfermée dans un caveau.

Condamnés à regarder quelqu'un qui regarde ailleurs. Prendre son bain avec des fossiles, animaux marins pris dans la silice, c'est juste cinquante mille ans de différence, et une autre façon d'expérience. Pourtant l'instant dérisoire a sa durée bien à lui : l'ampoule n'a pas encore claqué, le niveau monte lentement, moquette et salle de bains, c'est nu, c'est propre. (À quitter ses vêtements, on gagne en innocence.) On voit, mais on ne sait

un problème d'ellipse, un problème géométrique, un problème dans les poids et les mesures, un problème lexical et un problème historique : simplement impossible.

Une photo qui ne montre rien, voilà un début de quelque chose. Inutile de faire la queue devant le Grand Palais, ce vertige est ailleurs. Devant cette porte-là, on ne se presse pas – je n'ai pas dit que c'était bien : c'est comme ça... ce que l'attente est à l'amour, le souvenir au deuil, la conscience prise dans le temps, comme dans un piège de braconnier. Certains ont dit « Nouvelle Photographie ». Soit. Pans de bitume obliques, tôle ondulée, ronces, eau croupissante, parmi les mousses et les herbes d'un modeste jardin. Goudron, meule rouillée, pneus remplis d'eau : tout est château pour qui veut. Tout manque au désir et tout se met à briller, tout fait un abri – cartons, aile de voiture, journal de la veille... Pierre Soulages est partout.

Ces coups sourds sous la terre, d'où viennent-ils ? – Ce n'est rien : c'est juste ma sœur qui frappe, enfermée dans un caveau.

Condamnés à regarder quelqu'un qui regarde ailleurs. Prendre son bain avec des fossiles, animaux marins pris dans la silice, c'est juste cinquante mille ans de différence, et une autre façon d'expérience. Pourtant l'instant dérisoire a sa durée bien à lui : l'ampoule n'a pas encore claqué, le niveau monte lentement, moquette et salle de bains, c'est nu, c'est propre. (À quitter ses vêtements, on gagne en innocence.) On voit, mais on ne sait

jamais quoi – sorte d'évidence toujours bonne à se marmonner, par exemple devant l'autorité abusive et tapageuse de la photographie. Face au regard de l'autre, gardant tout pour lui-même – le gourmand ! – et nous laissant totalement idiots, sans l'ombre d'un indice ou d'une direction possible. Le visage, le buste, les mains croisées : autant de murs, malgré ce qui se dit partout ailleurs.

C'est quoi, ce murmure habité, ce roulement très sombre et très bas qui nous arrive dessus ? Ce n'est rien, c'est juste A.-L. qui a fait une photo. On devrait dire « photographie », quand on sait prendre son temps (c'est-à-dire savoir le perdre). Photographie au charbon, à la cendre, au marc de café, aux feuilles d'automne en putréfaction, dans un poème avorté – ou tenu secret.

Celle-ci semble tout droit sortie d'un film de Dreyer ou de Robert Bresson, et après ? – Une heure de colle, vous resterez après l'étude ! Est-ce que l'image est toujours là quand on regarde par la fenêtre ? Est-ce que ça persiste ? Est-ce que ça résiste ? – questionnent en boucle les poètes du Nouveau Continent... À moins qu'il ne s'agisse d'un furieux désir de voir, de voir, enfin !! Posséder, même, devrait être permis. Ne dit-on pas prendre une photo ? Manger les oiseaux qui tournoient dans l'azur, voilà encore une autre façon de projet, qui pourrait intéresser tout amateur de photographie. Voir avec une arme. Épuiser son sujet. Boxer l'intime et le copyright – avec des mains très douces.

jamais quoi – sorte d'évidence toujours bonne à se marmonner, par exemple devant l'autorité abusive et tapageuse de la photographie. Face au regard de l'autre, gardant tout pour lui-même – le gourmand ! – et nous laissant totalement idiots, sans l'ombre d'un indice ou d'une direction possible. Le visage, le buste, les mains croisées : autant de murs, malgré ce qui se dit partout ailleurs.

C'est quoi, ce murmure habité, ce roulement très sombre et très bas qui nous arrive dessus ? Ce n'est rien, c'est juste A.-L. qui a fait une photo. On devrait dire « photographie », quand on sait prendre son temps (c'est-à-dire quand on sait savoir le perdre). Photographie au charbon, à la cendre, au marc de café, aux feuilles d'automne en putréfaction, dans un poème avorté – ou tenu secret.

Celle-ci semble tout droit sortie d'un film de Dreyer ou de Robert Bresson, et après ? – Une heure de colle, vous resterez après l'étude ! Est-ce que l'image est toujours là quand on regarde par la fenêtre ? Est-ce que ça persiste ? Est-ce que ça résiste ? – questionnent en boucle les poètes du Nouveau Continent... À moins qu'il ne s'agisse d'un furieux désir de voir, de voir, enfin !! Posséder, même, devrait être permis. Ne dit-on pas prendre une photo ? Manger les oiseaux qui tournoient dans l'azur, voilà encore une autre façon de projet, qui pourrait intéresser tout amateur de photographie. Voir avec une arme. Épuiser son sujet. Boxer l'intime et le copyright – avec des mains très douces.

Nature morte ou portrait : travailler vite avant décomposition. Serpent dans son bocal, avec effet de loupe et léger strabisme. Tout cela est très naturel. Tout ce qui est horrible, anormal, insensé, nous est finalement si naturel. Le portrait, plus vrai que nature, plus présent, plus désirable, plus dense que son modèle, cela aussi est concevable, cela peut arriver. Lâcher la proie pour l'ombre, trouver du scintillement dans l'ombre, de la présence à l'écho d'un reflet. Il suffit de voir comment la « photo ratée » peut démolir le visage et l'aura d'une personne pour comprendre la puissance de ces outils.

Noir et blanc : trace du dehors, charbon laissé par l'existence, comme rides, sillons, chemins, façades extraordinaires que personne ne remarque. Fosse où condense tout ce qui fut de vibrant : le noir de l'amour et le blanc des questions, auxquelles on échappe uniquement grâce au noir du sourire, en faisant des photos, en ayant malgré tout un métier, en ouvrageant des fonctions précises, mais parfois nébuleuses, parfois laissées ouvertes. « Une rue mouillée. Café noir. Une épaule nue, ronde. »

Les amateurs de livres rares, dans un *Manifeste Hésitant*, publié par l'auteur de ce Carnet, trouveront encore ceci : « La Nouvelle Photographie est un pont suspendu reliant, par exemple, le monde des stations-service à celui de l'intimité amoureuse. C'est aussi une façon qu'a ce pont de céder subitement, et le lieu inconnu vers quoi mène une chute brutale, pour autant qu'on soit encore en état d'en rapporter tout ce qui se soit

Nature morte ou portrait : travailler vite avant décomposition. Serpent dans son bocal, avec effet de loupe et léger strabisme. Tout cela est très naturel. Tout ce qui est horrible, anormal, insensé, nous est finalement si naturel. Le portrait, plus vrai que nature, plus présent, plus désirable, plus dense que son modèle, cela aussi est concevable, cela peut arriver. Lâcher la proie pour l'ombre, trouver du scintillement dans l'ombre, de la présence à l'écho d'un reflet. Il suffit de voir comment la « photo ratée » peut démolir le visage et l'aura d'une personne pour comprendre la puissance de ces outils.

Noir et blanc : trace du dehors, charbon laissé par l'existence, comme rides, sillons, chemins, façades extraordinaires que personne ne remarque. Fosse où condense tout ce qui fut de vibrant : le noir de l'amour et le blanc des questions, auxquelles on échappe uniquement grâce au noir du sourire, en faisant des photos, en ayant malgré tout un métier, en ouvrageant des fonctions précises, mais parfois nébuleuses, parfois laissées ouvertes. « Une rue mouillée. Café noir. Une épaule nue, ronde. »

Les amateurs de livres rares, dans un *Manifeste Hésitant*, publié par l'auteur de ce Carnet, trouveront encore ceci : « La Nouvelle Photographie est un pont suspendu reliant, par exemple, le monde des stations-service à celui de l'intimité amoureuse. C'est aussi une façon qu'a ce pont de céder subitement, et le lieu inconnu vers quoi mène une chute

pareille, pour autant qu'on soit encore en état d'en rapporter
quoi que ce soit – sans quoi elle voit son cœur se désagréger
dans l'essence, pourrir dans l'herbe au soleil. D'autres rêves
ainsi lentement s'y forment, toute fraîcheur tenant d'ici
son secret. »

Julien Méricau
2011

pareille, pour autant qu'on soit encore en état d'en rapporter
quoi que ce soit – sans quoi elle voit son cœur se désagréger
dans l'essence, pourrir dans l'herbe au soleil. D'autres rêves
ainsi lentement s'y forment, toute fraîcheur tenant d'ici
son secret. »

Julien Méricau
2011